

teurs, lesquels, avant de se retirer, déclarèrent une dernière fois qu'ils laissaient toute la responsabilité du traitement à leur collègue, le médecin des écuries de son Altesse Royale monsieur le comte d'Artois.

Cette longue discussion, au lieu d'abattre le jeune homme, avait exalté ses forces. Marat, en venant à lui, le retrouva l'œil ardent de fièvre.

Il tendit ses deux mains au docteur, dans un élan de reconnaissance.

— Monsieur, lui dit-il, recevez tous mes remerciemens pour la manière dont vous avez défendu ma pauvre jambe. Si je la garde, c'est à vous que je la devrai et je vous en aurai une reconnaissance éternelle. Si les accidents prédits par ces messieurs se déclarent et amènent la mort, eh bien! j'en mourrai avec la conviction que vous aurez fait tout ce qu'il était possible de faire pour me sauver.

Marat prit les deux mains que lui tendait le jeune homme avec un tremblement si sensible, que le blessé le regarda étonné. Ce regard demandait visiblement la cause d'une pareille émotion, assez rare en général chez les médecins et surtout chez les médecins de la trempe du nôtre, pour que le blessé le remarquât.

— Monsieur, demanda Marat, n'avez-vous pas dit que vous étiez Polonais?

— Oui, monsieur.

— Où êtes-vous né?

— A Varsovie.

— Quel âge avez-vous?

— Dix-sept ans.

Marat ferma les yeux et passa la main sur son front, comme fait un homme près de se trouver mal.

— Vous avez votre père? dit-il.

Et ses yeux dévorèrent d'avance la réponse qui allait sortir des lèvres du blessé.

— Non, monsieur, répondit-il, mon père était mort avant ma naissance, et je ne l'ai jamais connu.

A ces mots, Marat devint plus pensif mais en même temps plus empressé que jamais. Il présenta à Christian une boisson légèrement aromatisée pour combattre les spasmes et l'engourdissement nerveux, et procéda lui-même à un appareil singulier, à l'aide duquel il espérait combattre à la fois l'inflammation et le tétanos. C'était une espèce de fontaine qu'il fixa le long de la muraille, et qui, à l'aide d'un fétu de paille, devait laisser tomber goutte à goutte une eau

glacée sur la plaie couverte d'une simple compresse.

Le jeune homme regardait faire avec un étonnement mêlé de reconnaissance. Il était si visible que tous ces empressemens, tous ces soins étaient en dehors des habitudes de Marat, que celui qui en était l'objet ne pouvait s'empêcher d'en être profondément étonné.

— Ainsi, monsieur, lui dit Christian, vous ne vous occupez pas autrement de la balle?

— Non, répondit Marat, mieux vaut la laisser où elle est, puisqu'elle n'adhère pas à l'os, que d'essayer de l'extraire, car, en allant à sa recherche, je m'exposerais à provoquer de graves accidens, à détruire, par exemple, un de ces caillots salutaires que la nature ingénieuse, cette bonne mère, le meilleur de tous les médecins, ne manquera pas de former. Non, de deux choses l'une, ou la balle descendra de son propre poids, et un beau jour nous n'aurons qu'à ouvrir la peau pour l'extraire, ou si elle nous gêne, nous ferons une incision sur le point le plus rapproché, et nous l'irons chercher où elle est.

— Soit, dit le jeune homme, faites comme vous l'entendez, monsieur; je me livre entièrement à vous.

Marat parut respirer.

— Ah! dit-il avec un sourire presque tendre, vous ne vous défiez donc plus de moi?

Le jeune homme fit un mouvement.

— Oh! continua Marat, ne le niez point, tout à l'heure vous n'étiez pas rassuré sur mon compte.

— Excusez-moi, monsieur, dit Christian, je ne vous connaissais pas, et sans douter de votre talent...

— Le fait est, continua Marat, se parlant à moitié à lui-même et parlant moitié au jeune homme, que, ne me connaissant point, ce n'était pas ma mine qui pouvait vous rassurer, car on dit que je suis laid, et, quand je me regarde, je suis forcé de me ranger à l'avis de ceux qui disent cela. Ce n'est pas mon costume: je suis peu attrayant en costume de nuit. Ce n'est pas ma réputation: eh! eh! Je n'en ai pas. Et cependant, vous voyez que je sais défendre les jambes contre ceux qui veulent les couper. Et cependant continua-t-il avec une espèce de mélancolie qui n'était pas étrangère à cette organisation pleine de contrastes, j'ai plus vu, plus travaillé qu'eux tous. Qu'est-ce donc alors, monsieur, qui vous a rassuré en moi?

— Eh bien! c'est votre changement à mon

égard, c'est votre effroyable rudesse changée en une douce bienveillance. Lorsque je vous ai vu entrer, remuant à pleines mains ces effroyables outils, je vous ai pris bien plutôt pour un boucher que pour un médecin. Maintenant, au contraire, vous êtes empressé près de moi comme serait une femme, et vous me regardez comme un père regarderait son enfant. Celui que l'on regarde ainsi, on ne veut pas le faire souffrir.

Marat se détourna. Qu'essayait donc de cacher ce cœur amer et dédaigneux? Était-il honteux de ses bons sentimens, comme un autre l'eût été des mauvais! ou bien se passait-il au fond de cette âme sombre quelque chose d'insolite qu'il voulait dérober à tous les yeux?

En ce moment un bruit se fit entendre dans l'antichambre, pareil à celui d'une personne qui accourt avec empressement, et une femme s'élança du corridor, en criant d'une voix étouffée:

— Mon fils! mon Christian! où est-il? où est-il?

— Ma mère! cria le jeune homme en se soulevant sur son lit et étendant les deux bras vers celle qui accourait.

En même temps la haute stature de Danton se dessinait dans l'ouverture de la porte comme dans un cadre trop étroit pour lui.

Il cherchait des yeux Marat, qui, à la vue de cette femme et au premier mot qu'elle avait prononcé, avait jeté un cri et s'était reculé dans le coin le plus obscur de l'appartement.

XXXVI.

OU DANTON COMMENCE A CROIRE QUE LE ROMAN DU JEUNE POTOCKI N'EST PAS UN ROMAN, MAIS UNE HISTOIRE.

Le blessé avait, pour s'élançer de corps et d'âme au-devant de sa mère, compté sur les forces qu'il n'avait point; de sorte qu'il retomba presque évanoui sur son oreiller.

La mère jeta un cri, demanda du secours, mais Danton seul s'approcha d'elle et la rassura en lui montrant son fils qui rouvrait les yeux, en même temps qu'elle sentait ses deux bras revivre autour de son col.

Quant à Marat, il n'avait pas bougé et semblait, de l'angle obscur où il s'était réfugié, dévorer des yeux le tableau que formaient devant lui cette mère et cet enfant.

La mère était une femme encore belle, quoiqu'elle ne fût plus jeune. Ses traits, altérés par

l'émotion qu'elle venait d'éprouver, étaient empreints d'un grand caractère de noblesse et de fierté, tandis que ses yeux bleu-clairs et ses cheveux blonds dénonçaient la femme du nord, dans toute l'aristocratie des races princières.

Penchée vers son fils, au front duquel ses lèvres étaient collées, elle révélait dans cette attitude une taille riche encore et un pied d'une élégance remarquable.

Le jeune homme rouvrit les yeux comme l'avait dit Danton, et la mère et le fils échangèrent un de ces regards, dans lesquels sont enfermés une immense quantité de grâces à la providence, un remerciement infini à Dieu.

Puis, en peu de mots, Christian, sans dire d'où il venait ni comment il se trouvait là, raconta à sa mère comment il avait été blessé, comment il avait demandé, en sa qualité de page de monseigneur le comte d'Artois, d'être conduit aux écuries du Prince, comment Danton, qu'il désignait du doigt, ignorant comment il pouvait le nommer, avait le commandement du cortège, comment il avait trouvé le docteur des écuries, comment celui-ci l'avait défendu contre ses deux collègues, qui voulaient absolument lui couper la jambe, et comment enfin les soins et les attentions du médecin avaient, autant qu'il était possible, adouci les douleurs inséparables d'une première blessure.

Et, tout en faisant ce récit, le jeune homme cherchait des yeux Marat, de plus en plus renfoncé dans l'ombre de l'appartement.

Après avoir exprimé son amour à son fils, la mère de Christian avait besoin d'exprimer sa reconnaissance à son sauveur.

— Mais où est donc ce savant et généreux docteur? demanda-t-elle en interrogeant la chambre et en fixant son regard sur Danton, comme pour le prier de la guider dans la recherche du chirurgien, comme il l'avait guidée dans la recherche de la maison.

Danton prit un flambeau, et s'avançant vers l'angle du fond duquel Marat avait assisté à toute cette scène:

— Le voici, madame, dit-il en riant, ne le jugez ni par le costume ni par la mine, mais par le service qu'il vous a rendu.

Et en même temps il éclaira d'une même lueur le visage de Marat et de la mère de Christian, qui échangèrent, l'une un regard de reconnaissance, l'autre presque un regard de terreur.

A peine ces deux regards se furent-ils croisés, que Danton comprit qu'il se passait quelque

chose dans le cœur de ces deux personnages auquel les spectateurs ne pouvaient être initiés.

Marat était à deux pas du mur, à la vue de cette femme, il recula comme à la vue d'un fantôme, et le mur seul, contre lequel il s'appuya, l'empêcha d'aller plus loin.

De son côté, la femme inconnue garda un instant son sang-froid, mais presque aussitôt, l'étonnement de Marat, sa pâleur, le cri étouffé qu'il jeta, lui rappelant sans doute ce que le temps et la souffrance avaient effacé d'un visage autrefois connu, elle perdit contenance à son tour, frappa ses mains l'une contre l'autre, et reculant vers le chevet du lit, comme pour chercher un refuge près de son fils, ou lui prêter même une protection :

— Oh ! murmura-t-elle, serait-ce possible ?

Cette scène muette, à peine sensible même pour les plus intelligents, n'avait pour seuls témoins que Danton et Albertine, qui allait et venait avec inquiétude.

Quant à Christian, fatigué de tant de souffrances et de tant d'émotions, il ferma les yeux et s'ensevelissait dans les premières brumes du sommeil.

Les autres étaient quelques domestiques de la maison du Prince, qui, moitié par lassitude, moitié par discrétion, s'esquivaient peu à peu, soit pour aller se coucher, soit pour aller s'entretenir des événements de la nuit.

Mais, chose étrange, après le départ de ces témoins, la scène que nous avons essayé de décrire ne continua point.

Marat, qui s'était senti frappé d'un coup si violent, reprit sa force et dompta son émotion.

La mère, passant sa main glacée sur son visage, chassa loin d'elle le souvenir et secoua le rêve.

Danton les regardait tous deux, et à reculons avait rapporté sur la cheminée le flambeau qu'il y avait pris.

— Madame, balbutia Marat, incapable, malgré tout sa force de volonté, de dire un mot de plus.

— Monsieur, répondit la mère, avec un léger accent qui trahissait son origine étrangère, mon fils et moi, nous avons bien de la reconnaissance à vous témoigner.

— J'ai fait mon devoir envers ce jeune homme, dit Marat, je l'eusse fait envers tout autre.

Et malgré lui, sa voix trembla en prononçant ces trois mots.

Ce jeune homme.

— Merci, monsieur, dit-elle, et maintenant, puis-je faire transporter mon fils chez moi ?

Une espèce de combat se livra dans le cœur de Marat, il s'approcha du chevet du lit, examina attentivement Christian, plongé dans l'assoupissement profond de la fatigue et sans regarder sa mère en face.

— Vous voyez qu'il dort, dit-il ?

— Je ne vous demande pas cela, monsieur, dit la mère, je vous demande s'il y a du danger à faire transporter mon fils chez moi.

— Je crois qu'il y aurait danger, oui, madame, répondit Marat, au surplus, ajouta-t-il d'une voix tremblante, croyez-moi, le jeune homme ne sera pas mal ici.

— Mais, moi, monsieur, moi, dit la mère en se retournant et en fixant sur Marat le double éclair de son regard.

Marat s'inclina, moins par respect, que pour fuir cette flamme qui lui brûlait le cœur.

— J'aurai l'honneur, dit-il, de vous céder mon pauvre logis. La parfaite guérison de monsieur votre fils dépend des premiers pansements et de l'immobilité qu'il gardera. Je reviendrai le voir deux fois par jour, vous saurez l'heure de mes visites et vous pouvez y assister ou vous retirer. Pendant tout le reste du temps vous serez seule avec lui.

— Mais vous, monsieur ?

— Oh ! ne vous inquiétez pas de moi, madame, dit Marat d'un ton qui renfermait toute l'humilité du repentir.

— Cependant, monsieur, après le service que vous avez rendu à Christian et par conséquent à moi, je ne puis vous chasser de chez vous ?

— Oh ! qu'importe, pourvu que le jeune homme soit bien et échappe au danger du déplacement.

— Mais où irez-vous ?

— Il y aura bien quelque mansarde de domestique vacante dans les écuries.

La mère du blessé fit un mouvement.

— Ou mieux encore, se hâta d'ajouter Marat, voici monsieur Danton qui a été vous chercher, je crois, et qui est un avocat célèbre de mes amis.

La femme inconnue fit de la tête un signe reconnaissant.

— Il voudra bien, continua Marat, me loger tout le temps qui sera nécessaire à la convalescence de monsieur votre fils.

— Assurément, madame, dit Danton, qui avait observé ces deux figures si troublées, s'é-

tait perdu en mille soupçons, en mille surprises et n'avait pris part à l'action qu'à de longs intervalles.

— Alors, j'accepte, dit la dame en jetant sa mante sur un vieux fauteuil qui se trouvait à sa portée.

Et elle s'assit au chevet du lit de Christian.

— Qu'y a-t-il à faire pour soigner cet enfant, demanda-t-elle ?

— Ne jamais laisser tarir la source d'eau glacée qui coule goutte à goutte sur sa cuisse, et lui faire avaler d'heure en heure la boisson aromatisée qu'Albertine apportera.

Puis, incapable de soutenir plus longtemps la conversation, il s'inclina et passa dans la chambre voisine, ou plutôt dans le cabinet voisin, où il changea sa vieille robe de chambre pour un habit presque propre, et prit un chapeau et une canne.

— N'oubliez pas votre manuscrit, dit Danton qui l'avait suivi et qui lui voyait faire des préparatifs de départ, vous travaillerez à l'aise chez moi.

Marat ne l'écouta point et tout distrait lui pris le bras.

Ce bras, Danton le sentit trembler, quand forcé de traverser, pour sortir, la chambre du blessé, Marat échangea avec l'inconnue un salut d'adieu.

Une fois dans l'escalier, Marat eut à répondre aux questions de divers employés qui restés debout, malgré l'heure avancée de la nuit, désiraient avoir des nouvelles du jeune blessé, qui avait inspiré d'autant plus d'intérêt que beaucoup l'avaient reconnu pour ce qu'il était, c'est à dire pour un page du comte d'Artois.

Mais une fois hors de la maison, une fois hors de la rue :

— Voyons, dit Danton, voyons un peu cette confession, mon cher ?

— Oh ! mon ami, s'écria Marat, quelle aventure.

— Du Potocki ! du vrai Potocki ! une épilogue à notre roman polonais.

— Oui, mais, par grâce, ne riez pas.

— Bon, vraiment ! vous en êtes là, mon pauvre Marat, je vous croyais arrivé à rire de tout, moi.

— Cette femme, continua Marat, cette femme avec sa beauté sarmate de plus en plus fière, cette mère si tendre et si craintive pour la santé de son fils...

— Eh bien ?

— Savez-vous qui c'est ?

— Il serait plaisant que ce soit votre inconnue, mademoiselle Obinska.

— C'est-elle même, mon ami.

— En êtes-vous bien sûr au moins ? dit Danton qui une fois encore essayait de railler.

— Marat prit un air solennel :

— Danton, dit-il, si vous tenez à demeurer mon ami, ne plaisantez jamais quand vous toucherez à cette époque de ma vie. Trop de souffrances s'y rattachent, trop de mon sang, du sang précieux de ma jeunesse a coulé dans ce temps-là, pour que je remonte froidement dans un pareil passé. Ainsi donc, si vous vous dites mon ami, si vous avez quelque souci de ne point martyriser avec de vaines paroles un malheureux déjà entamé par les martyres qu'il a subis, écoutez-moi sérieusement, comme vous écouteriez un homme et non pas comme vous écouteriez la lecture d'un roman.

— Soit, dit Danton, avec le sérieux réclamé par son ami, mais auparavant je dois vous avouer une chose.

— Avouez.

— Vous ne vous fâchez pas ?

— Je ne me fâche de rien, dit Marat avec son sourire d'hyène, avouez donc.

— Eh bien, j'avoue que je n'avais pas cru un seul mot des aventures que vous avez bien voulu me raconter aujourd'hui même.

— Ah ! fit Marat avec ironie, je comprends.

— Que comprenez-vous ?

— Vous n'avez pas pu croire que j'avais été jeune.

— Eh !

— Que j'avais été beau.

— Que voulez-vous, St-Thomas était un croyant auprès de moi.

— Vous n'avez pas voulu croire que j'ai été courageux, hardi, et que jusqu'à un certain point, on avait pu m'aimer. Eh oui, vous avez eu raison, je comprends que vous n'avez pas voulu croire tout cela.

— Oui, mais maintenant je fais amende honorable, et je vous dis : je crois tout ce que vous voudrez me faire croire.

— Et cela prouve, murmura Marat, comme se parlant à lui-même, cela prouve combien est pusillanime et sot, combien est insensé et stupide, celui qui ouvre les dignes de son cœur, pour laisser couler vaguement, pour laisser infructueusement boire par un sable altéré et aride, par un sable ingrat et avare, le torrent

des souvenirs de sa vie. J'ai été un lâche de n'avoir pas su garder ma douleur ; un sot d'avoir cru un moment en vous, comme à un homme de cœur ; un insensé, une brute, d'avoir livré mon secret par vanité, oui, par vanité, et j'ai été tout cela, puisque ma ridicule confiance ne me rapporte pas même la crédulité de Danton.

— Allons ! allons ! Marat, dit le colosse en secouant son compagnon par le bras qu'il tenait engagé sous le sien, ne vous fâchez pas, puisque que je fais amende honorable, que diable voulez-vous de plus ?

— Enfin, dit Marat, si vous n'avez pu croire que j'avais été beau jadis, au moins croirez-vous qu'elle a été belle ?

— Oh ! oui, dit Danton, oui, elle a dû être bien étonnamment belle et je vous crois et je vous plains.

— Ah ! merci ; fit ironiquement le nain redevenu méchant, merci !

— Mais dites donc, fit Danton, frappé tout à coup d'une idée nouvelle.

— Quoi ?

— Je rapproche les dates.

— Quelles dates ?

— Celle de l'âge du jeune homme comparée à l'âge où nous sommes.

Marat sourit.

— Eh bien ? fit-il.

— Eh bien, mais il n'a pas plus de dix-sept ans, ce garçon-là.

— Peut-être bien.

— Alors il n'y aurait rien d'impossible ? . . .

— Il n'y aurait rien d'impossible ?

— A ce qu'il fut . . .

Et Danton regarda fixement Marat.

— Laissez donc, fit amèrement celui-ci, est-ce que vous n'avez pas vu comme il est beau ? Vous voyez bien qu'il ne peut pas être ce que vous supposez.

Et sur ces derniers mots, ils entrèrent rue du Paon, dans la maison de l'avocat aux conseils.

Ils avaient traversé tout Paris, sans retrouver d'autre trace du tumulte de la soirée que, presque en face l'un de l'autre, les débris fumants encore du bûcher de M. de Brienne et du corps de garde des soldats du guet.

Il est vrai que, s'il eût fait jour, ils eussent pu voir encore le sang tachant le pavé, depuis la place de Grève jusqu'à l'entrée de la rue Dauphine.

Et, maintenant que Marat est installé chez son ami Danton, revenons à Christian, que nous avons laissé sur son lit de douleur, et qui souffre encore plus des tortures de l'esprit que de la blessure du corps.

Sa mère, accourue, comme nous avons vu, à la nouvelle de l'accident qui lui était arrivé, s'était installée à son chevet, et essayait de répandre sur lui, avec ses soins les plus doux, ses paroles les plus affectueuses ; mais le jeune homme au lieu de prêter l'oreille aux consolations maternelles, au lieu de se laisser bercer par ces charmantes bontés, dont la femme a seule le secret, reportait sa pensée ailleurs, et fronçait le sourcil au souvenir de son amour, si brutalement interrompu.

Sa mère, femme au cœur austère et au visage pâle, fut quelques jours à comprendre qu'il y avait dans ce jeune homme malade un secret, seconde blessure plus dangereuse que la première ; en le voyant silencieux et plein de tressaillements subits, elle attribua ce silence et ces angoisses de Christian à la douleur physique contre laquelle il se débattait, et que tout son courage ne pouvait parvenir à comprimer.

Alors, le mal du jeune homme atteignit bientôt la mère elle-même ; elle souffrit de la souffrance de son fils, et, voyant que chaque jour, le mal empirait, et qu'elle manquait de ressources pour le combattre, elle commença à désespérer.

Ce cœur de fer, nous croyons l'avoir peint assez exactement pour n'avoir point à entrer ici dans de nouveaux détails, ce cœur de fer, disons-nous, s'amollit peu à peu ; agenouillée devant le lit où gisait Christian, elle espérait, elle implorait, pendant des heures entières, un sourire qui n'arrivait pas ou qui arrivait lugubre comme un sanglot, contraint, comme une aumône.

Et cet homme, cet homme si profondément haï, et, qui plus est, si profondément méprisé par elle, était attendu avec anxiété, et, quand ses absences se prolongeaient, elle s'informait à chacun du moment probable de son retour ; car elle sentait bien que, si quelqu'un soignait son enfant avec une ardeur presque égale à la sienne, c'était lui.

Elle guettait donc l'arrivée de Marat, et, dès qu'elle entendait son pas ou sa voix, elle ouvrait la porte, allait au-devant de lui, et, malgré sa

répugnance profonde à lui adresser la parole, elle l'interrogeait, elle le pressait de questions, le priant, le suppliant de hâter l'œuvre de la nature.

Mais Marat sentait que le cœur glacé de la femme ne fondrait jamais à l'amour ardent de la mère ; il comprenait, que si elle eût pu le tuer, lui, à la condition que chaque goutte de sang versé rendrait un atome de santé à son fils, elle lui eût voluptueusement enfoncé un poignard dans le cœur.

Et lui-même ne revenait jamais sans une grande anxiété, sans une profonde inquiétude. Il était facile de comprendre qu'il souffrait en présence de cette femme ; mais, enfin, peut-être souffrait-il moins encore que dans l'absence de Christian. Marat était sceptique en toute chose positive, et même en science, n'ayant de conviction réelle que là où les hommes d'élite n'en veulent point avoir.

Aussi, aux questions de cette mère éplorée, s'approchant du lit, et soulevant le drap qui couvrait le jeune homme, puis l'appareil qui couvrait la plaie :

— Regardez, disait-il, le travail se fait lentement, mais incessamment ; cette guérison de la blessure, l'art ni la science ne la peuvent hâter en rien : la nature marche d'un pas égal et sûr ; là où elle s'emploie activement et sans réserve, comme ici, notre main est inutile . . . Au reste, voyez, l'inflammation a disparu ; les chairs essayaient de revivre ; les os brisés sont rejoints, et soudent eux-mêmes aux brisures inégales les inégalités correspondantes.

— Mais, alors, demandait la mère inquiète, si, comme vous le dites, si, comme je l'espère, Christian est en voie de guérison, pourquoi continue-t-il d'avoir la fièvre ? L'inflammation a cessé depuis huit jours. Eh bien ! avec elle, il me semble que la fièvre devrait avoir disparu.

Et Marat prenait le pouls du jeune homme qui parfois essayait de le retirer en poussant un soupir.

— Je ne sais que vous répondre ! disait-il inquiet comme elle, plus inquiet peut-être qu'elle, il y a là dessous un phénomène inexplicable.

— Inexplicable ?

— Je veux dire qu'il ne m'est pas permis de l'expliquer.

— Dites-moi tout, monsieur : je ne veux pas souffrir de l'imprévu : j'ai une âme capable de voir venir le malheur de loin.

Et, en parlant de son âme dont Marat con-

naissait si bien la trempe, la comtesse l'envoyait toute entière en effluves brûlantes à son fils.

Marat se taisait.

— Voyons, monsieur, disait la comtesse désolée, donnez-moi une solution !

— Eh bien ! madame, votre fils détruit avec son esprit toute la santé de son corps.

— Est-ce vrai cela ? dit la comtesse en saisissant une main que Christian essaya inutilement de lui reprendre ; est-ce vrai, mon fils ?

Une vive rougeur apparut sur le front de Christian à ces paroles ; mais, voyant qu'il fallait répondre :

— Non, ma mère, dit-il en tournant la tête vers elle, non, le docteur se trompe, je vous assure.

Marat sourit tristement, nous allions dire hideusement, et secona la tête en signe d'incrédulité.

— Je vous assure, docteur ! insista Christian.

— Mais, enfin, il me le dirait ! s'écria la comtesse, car il aime sa mère.

— Oh ! oui, dit Christian avec une expression qui ne permettait de révoquer en doute ni la vérité ni l'étendue de cet amour.

— Et, d'ailleurs, continua la comtesse se retournant du côté de Marat, quel chagrin pourrait-il avoir ?

Le jeune homme se tut.

Marat, les embrassant tous les deux de son regard intraduisible, haussa les épaules ; puis il prit congé à sa façon en saluant brusquement, et en enfonçant avec violence son chapeau sur sa tête.

Mais la comtesse l'arrêta en étendant la main vers lui, et, comme sous l'empire d'une puissance magnétique, Marat demeura immobile.

— Monsieur, dit-elle, nous vous avons pris votre domicile : cela doit vous déranger énormément ! où logez-vous ? comment vivez-vous ?

— Ah ! ne vous inquiétez pas de cela, madame, répondit Marat avec son plus sardonique sourire ; où je loge, comment je vis, peu importe ?

— Vous vous trompez, monsieur, répondit la comtesse ; il importe à mon repos, et peut-être à celui de mon fils que nous sachions si nous n'avons pas tellement dérangé votre existence, que votre charité vous soit devenue onéreuse.

— Mais non, madame, ceux qui me connaissent savent que rien ne m'est onéreux.

— Ah ! si mon fils pouvait se transporter ! s'écria la comtesse.

Marat la regarda presque avec colère, mais cette impression s'effaça vite.

— Eh quoi! demanda-t-il, êtes-vous mécontente de la façon dont je traite ce jeune homme?

— Oh! monsieur, se hâta de répondre Christian, nous serions bien ingrats si nous pensions une pareille chose! un père, en vérité, n'aurait pas de plus doux soins pour son fils.

La comtesse frissonna et pâlit.

Mais toujours maîtresse d'elle-même :

— Monsieur, dit-elle, vous avez soigné Christian avec trop de science et de dévouement, pour que j'aie même l'idée de le confier à d'autres mains que les vôtres; mais, enfin, j'ai ma maison, et, si je pouvais y faire transporter mon fils, nous ne vous gênerions plus.

— Tout est possible, madame, dit Marat, seulement, vous jouez la vie de ce jeune homme sur un coup de dé.

— Oh! alors, Dieu me pardonne! dit la comtesse avec un soupir.

— Encore quarante jours, dit Marat.

La comtesse parut hésiter à faire quelque proposition; enfin elle se décida à rompre le silence.

— Puis-je au moins vous faire accepter un dédommagement quelconque? demanda-t-elle.

Cette fois, Marat ne chercha point à déguiser l'amertume de son sourire.

— Après la cure achevée, dit-il, après M. Christian guéri, vous me payerez comme on paie les médecins français... il y a une espèce de tarif pour cela.

Et il fit un nouveau mouvement vers la porte dans l'intention de sortir.

— Mais, du moins, monsieur, dit la comtesse, qui comprenait que le beau côté, le côté du dévouement, était à Marat, et qui eût voulu le lui enlever, dites-moi comment vous vivez.

— Oh! c'est bien simple! J'erre, répondit Marat.

— Comment, vous errez?

— Oui, madame, mais que cela ne vous inquiète point: en ce moment-ci, il m'est très avantageux de ne pas loger chez moi.

— Pourquoi donc?

— Mais parce que j'ai beaucoup d'ennemis.

— Vous, monsieur? fit la comtesse d'un ton qui semblait dire: « cela ne m'étonne pas! »

— Vous ne comprenez pas cela, dit-il d'un ton railleur. Eh bien, en deux mots, je vais vous faire comprendre. On prétend que j'ai quelque

mérite en médecine et en chimie; on prétend que j'applique mes connaissances à guérir gratis les pauvres gens du peuple. En outre, je suis un peu écrivain: je rédige, pour les patriotes, des articles de politique et d'économie qui sont lus. Les uns m'accusent d'aristocratie, parce que je suis dans la maison du prince, les autres me desservent auprès du prince parce que j'ai du patriotisme. Or, je suis haï des uns et des autres. Et puis, la nature m'a fait acerbe, elle m'a donné l'apparence d'un être faible, bien que cette apparence mente; car je suis robuste, madame, et, si vous saviez ce que j'ai déjà souffert.....

Il s'arrêta.

— Ah! vous avez souffert? dit la comtesse avec un flegme qui glaça le cœur de Marat.

— Oh! ne parlons plus de cela, oublions le passé... J'ai voulu dire que ce que je souffrais dans le présent ne serait jamais rien auprès de ce que j'ai souffert dans le passé; ainsi, en supposant que vous ayez l'intention de me plaindre, ne vous en donnez point la peine. Je commence, depuis que M. Christian est ici, une vie de pérégrination et d'exil qui sera probablement la mienne désormais. Au reste, c'est ma vocation: je n'aime pas les hommes, je n'aime pas le jour; ma joie est de vivre sans bruit parce que je n'en saurais faire assez pour mes ambitions, et, comme il est sage de mesurer ses goûts à ses forces, comme l'abstention est une des plus intelligentes vertus que je connaisse, je m'abstiendrai des hommes, je m'abstiendrai du jour!

— Comment! dit la grave comtesse, vous comptez donc devenir aveugle ou vous crever les yeux?

— Les hiboux n'ont pas la peine de devenir aveugles, les hiboux ne se crèvent pas les yeux, madame: ils sont faits pour les ténèbres. Si l'on aperçoit dans le jour un hibou, cent oiseaux criards viennent le harceler, le vexer de mille manières; l'animal sait cela, lui qu'on appelait chez les anciens l'oiseau de la sagesse, et il ne sort que la nuit. Ah! par exemple, la nuit, que l'on vienne l'attaquer, qu'on se hasarde à pénétrer dans son trou noir, et l'on verra!

— Triste existence, monsieur! vous n'aimez donc rien au monde?

— Rien madame.

— Je vous plains, dit-elle avec un air de dégoût qui fit bondir Marat.

— Je n'aime pas quand je n'estime pas, répondit-il avec la rapidité de riposte d'un serpent blessé.

Ce fut au tour de la comtesse à relever la tête.

— Le monde, dit-elle, est donc bien pauvre, qu'il ne renferme pas ou n'a point renfermé un seul être capable de vous inspirer de l'estime ou de l'affection?

— C'est, cependant, comme cela, répondit Marat d'un ton brutal.

Cette fois la comtesse ne jugea point à propos de répondre, et elle alla, silencieusement et le sourcil froncé, s'asseoir à la tête du lit du malade.

Marat, troublé, malgré la glace apparente de son visage, prit son chapeau, et partit, cette fois en faisant claquer la porte avec une sorte de violence étrange chez un médecin qui craindrait d'agacer les nerfs de son malade.

XXXVIII.

COMMENT LA COMTESSE COMPRENAIT L'AMOUR.

La comtesse et son fils restèrent un instant étonnés et comme étourdis de cette brusque sortie.

— Voilà un singulier homme! dit la comtesse à Christian, quand Marat fut sorti.

— Je le crois bon, dit Christian d'une voix faible.

— Bon! répéta la comtesse.

— Oui, l'on ne peut juger les hommes que relativement, et sa conduite vis à vis de nous, ou plutôt vis à vis de moi, est celle d'un bon et excellent homme; cependant.....

— Cependant? répéta encore la comtesse.

— Cependant, j'aimerais beaucoup à n'être pas ici, dit Christian.

— Je le voudrais aussi; mais est-ce cela qui t'attriste?

— Je ne suis pas triste, ma mère.

— Tu as peut-être quelque chagrin caché... voyons, si cela est, le moment est venu de me le dire.

— Je n'ai aucun chagrin, ma mère.

La comtesse regarda son fils; mais Christian, comme s'il n'eût pas eu la force de fixer longtemps la vue sur sa mère, détourna les yeux en souriant.

Sa mère l'observa plus attentivement que jamais.

— Tu n'es pas amoureux? demanda-t-elle après un silence.

— Moi? fit le jeune homme. Non, ma mère.

— Oh! dit-elle, c'est que l'on assure que l'amour rend parfois les gens très malheureux.

Ce, *on assure*, dans la bouche d'une femme de trente-trois ans, étonna Christian, qui sourit et releva son regard sur sa mère.

— Toutefois, continua celle-ci sans paraître en rien troublée d'entamer une si singulière discussion avec son fils, ce ne peut être qu'une de ces douleurs comme on en a mille dans la vie, douleurs passagères, et qu'il faut savoir supporter sans faiblesse... N'es-tu pas de mon avis, Christian?

— Oui, ma mère, répondit le jeune homme.

— En effet, continua la comtesse avec ce même ton froid et dissécateur qui lui était habituel, quels chagrins comporte l'amour? Un seul!

— Lequel, ma mère? demanda curieusement le jeune homme en essayant de se retourner pour mieux voir les traits de cette femme qui venait de dire que l'amour ne comportait qu'une douleur.

— Eh bien! répondit la comtesse, le chagrin de n'être point aimé quand on aime.

— Ainsi, ma mère, dit Christian avec un triste sourire, vous croyez que ce soit là le seul?

— Au moins, je n'en suppose pas d'autre.

— Seriez-vous assez bonne pour m'expliquer cela, ma mère, je vous prie?

— D'abord, ne vous fatiguez point, Christian, et, s'il est possible, ne changez pas de position.

— J'écoute.

— Ainsi, dit la comtesse, partons d'un principe....

— Et ce principe? demanda Christian.

— C'est que l'on n'aime que des gens dignes de soi.

— Voyons, ma mère, dit froidement le jeune homme, ce que vous entendez par des gens dignes de nous.

— J'entends, mon fils, que nous sommes nés d'une certaine façon, élevés d'une certaine façon; que nous vivons, enfin, d'une certaine façon qui n'est pas celle de tout le monde.... Admettez-vous cela, Christian?

— C'est vrai, ma mère, relativement du moins. Le jeune homme prononça ces derniers mots si bas, que sa mère ne les entendit point.

— Or, si nous sommes ainsi, continua la comtesse, nous avons le droit de demander les mêmes conditions aux gens qui nous aiment.... Je ne dis pas, entendez-vous bien? aux gens que